

déjà madame Malassis et le jeune comte de Château-Mailly se trouvaient face à face.

La veuve était trop habile pour ne point sourire à celui qu'elle allait bientôt dépouiller de son héritage,

Le comte était trop homme du monde pour ne point saluer et sourire à son tour.

Mais dans son salut et son sourire, il perça comme un dédain ironique et nuancé d'impertinence.

— En vérité, mon cher comte, lui dit la veuve à l'oreille, il me semble que vous vous plaisez fort en la compagnie de ce petit vieux.

— Peut-être, madame.

— A-t-il de l'esprit ?

— Presque autant que vous.

— Ah ! vraiment ! minauda la veuve.

— Parole d'honneur ! il conte à ravir.

— En vérité.

— Et il me narrait tout à l'heure, là-bas, poursuivait le comte d'un ton moqueur, une histoire des plus amusantes.

— Vous me la redirez ?

— Oh ! c'est un peu long...

— Mais encore ?

— Eh bien, c'est l'histoire d'un vieillard plus que exagénénaire qui a la folie de se remarier... d'épouser une intrigante... et de déshériter sa famille à son profit.

Et le comte salua la veuve avec une rare impertinence et passa.

Pendant un moment, madame Malassis demeura pâle et presque suffoquée de tant d'audace.

Mais le vieux duc accourait, empressé, plus amoureux qu'on jamais.

Alors un sourire vint aux lèvres de la veuve.

— A nous deux, mon cher comte ! dit-elle.

XI

Le duc offrit sa main à la veuve et la conduisit jusqu'à sa voiture.

— Ne montez-vous pas ? lui dit-elle de sa voix la plus enchanteresse.

L'amoureux vieillard ne se le fit point répéter ; il s'élança avec une souplesse toute juvénile dans le carrosse et s'assit auprès de la veuve.

— Rue de la Pépinière, 40, dit-il au valet qui releva le marchepied et ferma la portière.

Madame Malassis attendait depuis fort longtemps, c'est-à-dire depuis le moment où le neveu du duc l'avait si impertinemment lognée, cette occasion de tête-à-tête avec son vieil adorateur.

— Mon cher duc, lui dit-elle au moment où le carrosse sortait de la cour, il y a réellement trop près de l'allée des Veuves à la rue de la Pépinière.

— Vous trouvez, chère âme ?

— Oui, aujourd'hui, du moins.

Le duc prit la main de la veuve et la baisa galamment.

— Vous êtes charmante, dit-il.

Mais madame Malassis allait droit au but :

— Trêve de compliments, dit-elle.

Et elle ajouta :

— Ordonnez donc à votre cocher de remonter l'avenue des Champs-Élysées, de sortir par la barrière de l'Etoile et d'aller jusqu'à Neuilly. La nuit est tiède, et j'ai une horrible migraine que le grand air dissipera.

— Vos désirs sont des lois, répondit le duc, qui transcrivit au cocher, par l'intermédiaire du valet de pied, les volontés de la veuve.

— Maintenant, reprit madame Malassis, permettez-moi, mon cher duc, de profiter de cette heure d'entretien que nous

allons avoir pour vous donner une nouvelle qui vous étonnera peut-être...

— Oh ! oh ! fit le duc, vous m'intriguez.

— Cette nouvelle est celle de mon départ.

Madame Malassis avait articulé ces quelques mots avec un accent naturel et calme qui, cependant, produisit sur M. de Château-Mailly un foudroyant effet, et pendant dix secondes il demeura comme suffoqué et dans l'impossibilité de faire un geste ou de prononcer un mot qui peignît sa douloureuse stupéfaction.

— Oui, mon cher duc, reprit la veuve, je pars... demain matin.

— Vous... partez... murmura enfin M. de Château-Mailly avec l'accent d'un homme privé de sa raison. Pourquoi ? où allez-vous ?

— Je pars pour des raisons à moi connues, et ne puis dire le but de mon voyage.

Et madame Malassis ajouta en souriant :

— Vous voyez, mon pauvre duc, que vous n'êtes pas heureux dans vos questions. Précisément je n'y puis répondre.

— Macame, balbutia le vieillard saisi d'un tremblement nerveux subit et dont la voix s'altéra d'une manière effrayante, voulez-vous me tuer.

— Et il appuya sur ce dernier mot avec une intonation si vraie, que madame Malassis en tressaillit et comprit jusqu'à quel point elle était aimée.

— Moi, vous tuer... mon ami... dit-elle, êtes-vous fou ?

— Oh ! peut-être oui, je ne sais pas ; mais, au nom du ciel, Laure, ne me faites plus de ces atroces plaisanteries.

— Mon cher duc, répondit la veuve, je ne plaisante nullement. Mais je vous vois si étourdi, si stupéfait de la nouvelle de mon départ, que je ne puis avoir la cruauté de vous en cacher le motif.

— Ainsi... vous partez ?...

— Oui, demain matin.

— Et... où allez-vous ?

— Chut ! vous le saurez plus tard...

— Mais enfin... c'est peut-être un voyage de huit jours...

— Non, c'est un voyage d'un an ou deux, et je veux bien vous le dire, je vais en Italie.

M. de Château-Mailly croyait être en proie à un horrible rêve et se sentait défaillir.

— Je pars, poursuivait la veuve, pour me faire oublier un peu... à Paris.

— Vous... faire... oublier ?

— De vous, d'abord, dit-elle froidement.

Et comme le vieillard demeura frappé de stupeur et ne trouvait plus un mot à répondre, madame Malassis continua :

— Quand une femme est compromise, comme moi, lorsqu'elle a commis une faute, si cette faute parvient au grand jour et demeure irréparable, cette femme n'a plus qu'une chose à faire, c'est de quitter le monde et de se tuer... Et c'est ce que je fais, mon cher duc.

— Laure, Laure, balbutia le vieillard, devenu plus tremblant et plus timide qu'un enfant... au nom du ciel, expliquez-vous !

— Comment ! dit-elle avec une véhémence subite, vous ne comprenez pas ? Vous ne comprenez pas qu'il y a eu pour moi un jour fatal et maudit, où je me suis trouvée veuve, isolée, sans appui, considérant le monde à travers ma douleur, et le voyant semblable à une vaste solitude ? Qu'alors je vous ai rencontré, que j'ai eu la faiblesse impardonnable d'accepter d'abord cette amitié que vous m'offriez avec un si noble désintéressement.

La veuve s'arrêta comme dominée par son émotion.

M. de Château-Mailly se précipita sur ses mains et les porta à ses lèvres avec passion.

— Mon Dieu ! reprit-elle, j'ai été faible... j'ai été coupable... vous m'avez fait des promesses auxquelles j'ai eu le tort de croire, en ma naïveté... Hélas ! je paye trop chèrement aujourd'hui